LA VOIX FRANÇAISE DE L'ÉGLISE RESTAURÉE

L'ÉTOILE

Juin 1953

NANCY ET MULHOUSE

Un peu avant le 10 mars, on pouvait voir deux Anciens et un membre de la branche de Nancy collant des affiches sur les murs, aux endroits favorables, pour annoncer la Conférence qui devait avoir lieu à l'Hôtel Excelsior sur le sujet : « Le bois de Joseph ».

Frère **Glockner** de Mulhouse prononça une allocution d'ouverture sur le sujet des importantes civilisations découvertes récemment dans l'Amérique du Centre et du Sud, et des confirmations qu'elles apportent au Livre de Mormon. Puis on montra le film accompagné de musique instrumentale et de chœurs (ces derniers donnés par les membres de la branche constitués en chorales). Puis frère **Papworth** prononça l'allocution de conclusion.

L'auditoire d'environ quarante-cinq personnes comprenait plusieurs figures nouvelles. On a distribué des exemplaires du Livre de Mormon, des numéros de l'ÉTOILE, et des biographies de Joseph Smith.

Une séance spéciale de la S.A.M. a été organisée par les Anciens de la branche de Nancy pour le premier avril. Il y a eu des numéros récréatifs et des jeux amusants. On s'est joué les uns aux autres des tours du premier avril. Nadiene **Perruchot,** qui avait gagné au jeu de « Bingo », reçut une poignée de main qui lui donna un choc électrique, une boîte de poudre parfumée qui explosa lorsquelle l'ouvrit, et finalement un œuf de Pâques qu'elle partagea avec toutes les personnes présentes. Cette soirée de franche gaîté se termina par des rafraîchissements préparés par les missionnaires.

Récemment, la Primaire de la branche de Mulhouse a organisé une petite sortie sous la vigilance de frère Glockner et de frère **Berghout.**

Après la leçon du matin et un dîner magnifique donné par Mme **Blank** suivaient différents jeux qui amusaient fort les enfants. L'après-midi, malgré un temps pluvieux, toute la petite troupe montait allègrement à la tour de Belvédère.

Tous se sont bien amusés et les enfants sont revenus, les yeux brillants et le cœur en fête.

NICE

Le printemps apparut à Nice en même temps qu'une fête de gala qui fut le point culminant d'un hiver fécond. Le baptême d'Elisabeth et de Monique **Sivelle,** de Cécile **Diemel** et de Paulette **Valentin** précéda le plus beau Noël de notre vie.

Après l'agréable saison de vacances nous passâmes du court hiver dans le soleil réchauffant du midi. L'événement important du mois de février fut un programme musical de Massenet donné afin d'obtenir de l'argent pour la construction d'une chapelle à Nice. Mais à ce moment nous ne pouvions deviner que ce rêve serait à moitié réalisé à la fin de l'hiver.

Pour la joie de tous les membres de Nice et de Cannes, quatre personnes, Adèle **Gaertner,** Léonie **Fisher,** Michel **Zilberstein** et Madeline **Belgrand,** furent baptisés à Nice le premier mars. Ces nouveaux membres

(*Suite page 142.*)

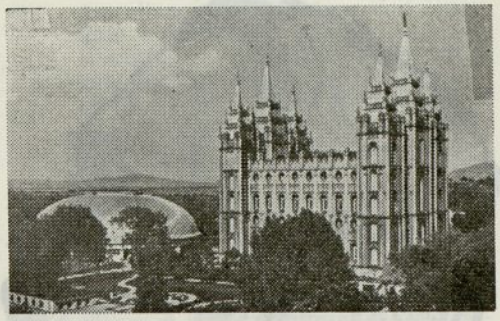
L'Etoile

*

Juin 1953 - N° 6

*

Revue mensuelle de la Mission française de l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours.



Directeurs
Golden L. Woolf
Margaret Ellen Mack

*

Sommaire

	Pages
Qui était Mormon ? ..... W. Cleon Skousen.	122
Le culte chrétien et la messe catholique (II) ..... Lawrence Jeppson.	125
Brigham Young, l'homme et le chef d'un peuple ..... Preston Nibley.	128
Editorial	132
La femme au foyer	134
Le plus grand paradoxe	135
Quelles sont les qualités d'une bonne histoire ? ..... Wendell J. Ashton.	136
Je n'ai pas le temps ..... Joseph Devignez.	143

Photo de couverture

Voici le plan d'architecte du temple qui sera construit à Berne, Suisse. L'Eglise fait tout son possible pour commencer la construction cet été de 1953. Les plans ont été soumis au comité bernois de construction pour leur approbation et on étudie les possibilités du matériel. L'architecte du temple est Edward O. Anderson. Cette adaptation de l'esquisse originelle est l'œuvre du frère Donald Rebeck de la branche de Charleroi.

Prochainement

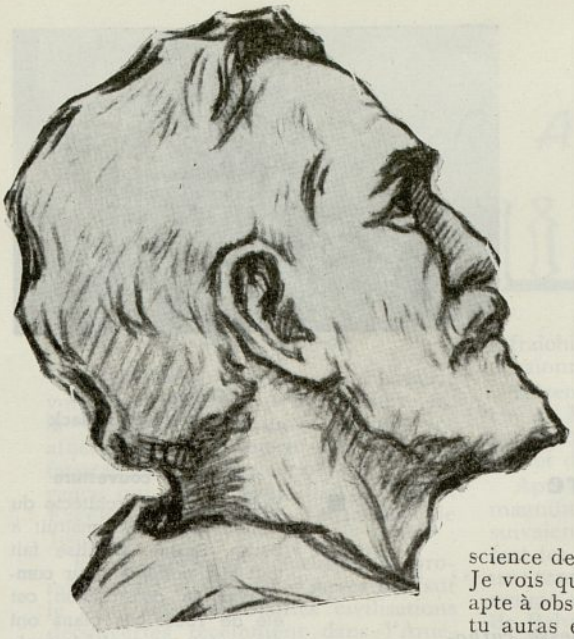
Le jour du 24 juillet est bien connu partout dans l'Eglise comme la date de la première entrée des pionniers dans la vallée du Grand Lac Salé. Pour commémorer ce fait, l'ETOILE de juillet présentera quelques articles spéciaux.

TARIF DES ABONNEMENTS POUR UN AN :

Belgique Fr. 57,00 — France ..... Fr. 400
Suisse Fr. 5,00 — United States et Canada $ 1.50

TARIF MENSUEL : Belgique : Fr. 5,00 ; France : Fr. 40 ; Suisse : Fr. 0,50

La Mission Française : 3, rue de Lota, Paris (16e) (France), ou vous pouvez adresser vos abonnements à **Mario Riva,** 20, rue Beauregard, Neuchâtel (Suisse), ou à **Mme Julita Deghaye,** 98, rue Bidaut, Liége (Belgique).



Qui était

W. CLEON SKOUSEN

IL n'y a peut-être pas de nom qui soit plus familier à l'humanité que le nom de Mormon. Mais, s'il y a beaucoup de gens qui connaissent le nom, il y en a peu qui savent qui était Mormon. Je vais essayer de vous renseigner à son sujet, car la vie de Mormon est une des biographies les plus frappantes dans l'ancienne Amérique.

Au quatrième siècle de notre ère un grand prophète du peuple vit que sa mission sur terre finissait, et demanda à Dieu l'aide de son inspiration pour le choix d'un successeur. Sa recherche le conduisit à une ville située dans le nord du pays, et là, dans la famille d'un citoyen, il choisit un jeune garçon de dix ans et lui dit qu'il deviendrait le prophète et l'historien du peuple. C'était Mormon. Comme celui-ci l'a écrit : « ...Ammaron... vint à moi (j'avais alors environ dix ans et je commençais à posséder quelque instruction dans la science de mon peuple), et il me dit : Je vois que tu es un enfant sérieux et apte à observer. C'est pourquoi, quand tu auras environ vingt-quatre ans, je voudrais que tu te souviennes des choses que tu auras vues se passer parmi ce peuple. » (*Mormon* 1 :2-3).

Le prophète Ammaron révéla au jeune Mormon où il trouverait les annales du peuple, et il lui dit que, lorsqu'il aurait vingt-quatre ans, il devrait transcrire ces annales et les développer en y ajoutant les événements de son propre temps.

Le père de Mormon fut si impressionné par le grand honneur et la grande tâche qui venaient à son fils que l'année suivante il le conduisit à Zarahemla. C'était la capitale de l'ancienne Amérique. Là, Mormon aurait les moyens d'étudier et de se préparer à sa mission.

Mais Mormon venait à peine d'arriver dans la capitale qu'une terrible calamité frappa la nation. Pour la première fois depuis trois cents ans, une guerre éclata dans le peuple. Cette guerre était d'autant plus dangereuse qu'elle menaçait de se développer en une guerre de races.

Le Livre de Mormon nous apprend que le peuple de l'ancienne Amérique se divisait en deux races. L'une était

Mormon ?

une race blanche, cultivée et hautement civilisée, les Néphites, d'où étaient sortis les prophètes depuis les premiers temps. L'autre était une race à la peau de couleur, les Lamanites, qui vivaient dans la jungle et pendant des siècles, étaient restés peu cultivés et enclins au pillage. Cependant, au premier siècle de notre ère, lorsque l'Amérique devint chrétienne, les Lamanites à la peau bistrée se convertirent en même temps que les Néphites blancs. Les deux races vécurent en paix pendant plusieurs générations. Mais, au quatrième siècle, aux environs de 322, cette entente menaça de cesser. Des bandes de pillards firent des incursions dans des groupements paisibles. L'envie, la convoitise, le crime reprenaient le dessus.

L'ordre étant détruit et les lois violées, le peuple retrouva la solidarité de race. Le premier soulèvement eut lieu en 322 après Jésus Christ, où une armée de Lamanites de couleur marcha contre la capitale. Mormon dit qu'aussitôt, trente mille Néphites furent enrôlés et armés pour résister à cet assaut. Les Lamanites furent battus et l'armée néphite rentra victorieuse à Zarahemla. Mais ce ne fut qu'un succès éphémère. Les Lamanites occupèrent les quatre années suivantes à se préparer à une nouvelle attaque par laquelle ils espéraient anéantir les Néphites. Rien n'est plus effrayant qu'une guerre de races.

Arrêtons-nous un instant pour faire remarquer que le récit qu'on lit dans le Livre de Mormon sur le développement et la chute du christianisme dans l'ancienne Amérique doit enseigner aux temps modernes la leçon suivante : le christianisme fervent a pour conséquence, la paix et la prospérité ; mais dès que le peuple fait de la richesse le but de la vie, l'esprit qui donnait au christianisme sa force disparaît. La défiance, la haine, le soupçon s'établissent, la vérité s'éteint, la charité n'existe plus. La conséquence inévitable est la guerre.

C'est ce qui arriva à ces chrétiens de l'ancienne Amérique. Les Néphites blancs et les Lamanites à la peau bistrée entrèrent en concurrence pour s'emparer des trésors matériels de la terre. Bref, ils ne tardèrent pas à se prendre à la gorge.

Mormon vit avec effarement cet abandon des vertus chrétiennes parmi ses compatriotes. Et bien qu'il fût jeune, il dit : « Je voulus prêcher à ce peuple, mais ma bouche fut fermée, et il me fut défendu de lui prêcher, car il s'était obstinément révolté contre son Dieu » (*Mormon* 1 : 16).

En d'autres termes, Dieu n'admet pas qu'on le renie. Il retire Son esprit de ceux qui ne cessent de fouler aux pieds les perles de la vérité et les enfouissent dans le bourbier de l'incroyance.

Un an après, la marée furieuse de la guerre civile recouvrait tout le pays. Mormon dit : « ...la guerre éclata de nouveau entre les Néphites et les Lamanites. Et malgré ma jeunesse, étant d'une grande taille, le peuple de Néphi me choisit pour être le chef de ses armées. » (*Mormon* 2 : 1).

Même à l'âge de seize ans Mormon avait le courage, la personnalité et la force qui contraignirent le peuple à se tourner vers lui au moment où la guerre menaçait de les engloutir. Ils l'avaient repoussé comme chef spirituel, mais ils voulurent l'avoir comme chef militaire. Pensant qu'il pourrait réformer leur caractère en même temps qu'assurer la défense, Mormon se laissa porter au premier rang par acclamation populaire. Il devint le général en chef des Néphites à l'âge

de seize ans. Il ne se passa pas longtemps avant que l'armée eut à faire face à l'épreuve décisive.

Les féroces Lamanites se ruant en masse hors de leurs jungle, Mormon s'avança au devant d'eux avec son armée. Mais ses soldats prirent peur à la vue de ces hordes sauvages, de cette vague d'humanité primitive et sanguinaire qui se précipitait sur eux. Les Néphites étaient trop corrompus par le luxe et l'abondance pour pouvoir se dresser contre les envahisseurs de leur patrie. Il s'enfuirent lâchement, dans un affreux désordre. Sans avoir le temps de les rallier, Mormon fut obligé d'abandonner la capitale et d'emmener la population vers le nord. Il y eut d'autres batailles, toutes désastreuses. L'armée néphite recula toujours plus au nord, poussant les civils devant elle.

Mormon écrit : « ...malgré les grandes calamités qui menaçaient mon peuple, il ne se repentait point de ses prévarications. C'est pourquoi le sang et le carnage étaient répandus sur tout... le pays. » (*Mormon* 2 :8).

Dans leur fuite, l'armée néphite traversa la région où Mormon savait qu'étaient cachées les annales du pays, gravées sur des plaques de métal. Il les rassembla et les emporta dans la retraite.

La guerre civile dura plusieurs années. Mormon dit que les Néphites finirent par se retirer complètement du sud du pays, franchissant la terre étroite (ou isthme) qui sépare le sud du nord. A cet endroit resserré, les Néphites réussirent à se maintenir contre leurs ennemis pendant environ dix ans. Mais, en fin de compte, ils durent abandonner cette dernière ligne de défense et se retirer plus au nord.

Au cours de ces années de guerre, Mormon note que le peuple ne tarda pas à perdre sa civilisation. Les Lamanites se mirent à adorer des idoles et à sacrifier les prisonniers en holocaustes aux dieux. Les Néphites aussi devinrent immoraux, sadiques et cruels. Mormon en fut si dégoûté que, pendant plusieurs années, il refusa d'être leur chef.

CEPENDANT, pendant une brève période de remords de la part des Néphites, Dieu dit à Mormon : « Crie à ce peuple, et dis-lui : repentez-vous et venez à moi ; soyez baptisés, rétablissez mon Eglise, et vous serez épargnés » (*Mormon* 3 :2). « Et Mormon dit : « Et je criai à ce peuple, mais ce fut en vain » (*Mormon* (3 :3). Pendant des années et des années, Mormon n'eut à enregistrer dans son histoire que des guerres et le spectacle de l'indignité. C'est alors qu'il déclara . « ...Je fis un récit complet de toutes les iniquités et abominations. Car voici, une scène continuelle d'iniquités et d'abominations a été devant mes yeux, depuis que j'ai pu connaître les voies de l'homme. » (*Mormon* 2 :18).

Vers cette époque, Mormon appela son fils Moroni à exercer le ministère, et l'envoya en mission pour essayer de ramener le peuple à la foi. Mais il semble qu'il n'y réussit guère.

La retraite vers le nord n'était pas finie. Reculant sans cesse devant des raids de Lamanites, les Néphites s'enfuirent toujours davantage vers le nord. A certains points favorables, Mormon réussit quelques opérations de retardement ; mais il dit : « ...toutes les contrées que nous avions évacuées, furent ravagées ; tous leurs habitants qui ne s'étaient pas ralliés à nous, furent exterminés... nous cherchâmes encore notre salut dans la fuite ; ceux dont la célérité fut plus grande que celle des Lamanites, échappèrent à la mort ; mais tous ceux qui furent atteints, furent exterminés. » (*Mormon*, 5 :5-7).

Pendant des années, la lutte continua sans espoir. Enfin, le peuple en retraite arriva, loin dans le nord, à une région qu'ils appelèrent Cumorah. Là, les Néphites réussirent à organiser leur défense avec succès.

Mormon avait dépassé sa soixante-dixième année. Il y avait eu cinquante-neuf ans de combats destructeurs, et, de la grande nation néphite,

(*Suite page 140.*)

Le culte chrétien
et la messe catholique

II

LAWRENCE JEPPSON

EN dépit de ces indications sur la valeur symbolique des paroles du Christ, il se produisit une évolution : on vit s'établir un dogme dans lequel le Christ n'est pas seulement présent physiquement dans le pain et le vin, mais est littéralement sacrifié sur l'autel à chaque messe. « ...la messe est un sacrifice véritable et proprement dit, essentiellement identique au sacrifice de la Croix. » (Bart. p. 384).

Aussitôt que Jésus eût demandé à Matthieu de le suivre, Il s'assit à table avec plusieurs publicains et pécheurs. Voyant cela, les Pharisiens — secte de savants théologiens qui suivaient d'une façon rigide les commandements du sacrifice d'Aaron, firent des reproches au Seigneur. Jésus leur dit : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice. » (Matt., 9:13).

Une autre fois, il dit : « Aimer ton prochain comme soi-même, c'est plus que tous les holocaustes et tous les sacrifices. » (Marc, 12:33).

Les Juifs, suivant les directives de la loi mosaïque, offraient en sacrifice les produits de leurs champs ou les plus beaux de leurs animaux. Les païens faisaient des sacrifices aux idoles. D'autre part, les chrétiens, suivant non plus les directives de la loi aaronique mais la loi du Christ, et ayant restauré sur la terre la haute prêtrise, mangeaient le pain et le vin pour renouveler entre eux les alliances faites devant les membres de l'Eglise.

Paul écrivit aux Hébreux : « Car si nous péchons volontairement après avoir reçu la connaissance de la vérité, il ne reste plus de sacrifice pour les péchés. » (Heb. 10:25). Et dans l'épître de Pierre, nous lisons : « Et, vous-mêmes comme des pierres vivantes, entrez dans la structure de l'édifice, pour former un temple spirituel, un sacerdoce saint, afin d'offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu, par Jésus Christ ». (I Pierre 2:5).

Saint Augustin, écrivant au cinquième siècle, semble d'accord avec ces définitions de l'Ecriture sur le genre de sacrifice que désire Dieu : « Le vrai sacrifice est la miséricorde. Examinons, en effet, comment il (le prophète) dit, dans une seule phrase, que Dieu ne veut pas de sacrifices et qu'il veut un sacrifice. Il ne veut donc pas le sacrifice d'une bête immolée, mais il veut le sacrifice d'un cœur contrit. » (Civ. X,5. Bart. 366).

L'ancien manuscrit chrétien, le DIDACHE, décrit brièvement la simplicité du premier culte chrétien :

« Or, au jour du Seigneur, rompez le pain dans votre assemblée et rendez grâces, après avoir auparavant confessé vos péchés afin que votre SACRIFICE soit pur. Mais quiconque est en désaccord avec son prochain ne doit pas se réunir avec vous, avant de s'être réconcilié, afin que votre SACRIFICE ne soit pas profané. » (Bart. p. 372).

Que signifie le mot « sacrifice » dans le DIDACHE ?

Paul nous a donné la réponse dans sa lettre aux Hébreux : « Que ce soit donc par lui que nous offrions sans cesse à Dieu « un sacrifice de louange », c'est-à-dire, « le fruit de lèvres » qui célèbrent son nom... car Dieu se plaît à de tels sacrifices » (Heb. 13 : 15-16).

On ne trouve pas non plus l'idée d'un sacrifice réel dans les écrits des Pères de l'Eglise. Par exemple :

Saint Ignace traite souvent de l'Eucharistie, mais jamais il ne l'appelle expressément un « sacrifice »...

Saint Justin répond à Tryphon : « Que les prières et les actions de grâces accomplies par des hommes dignes soient les seuls sacrifices parfaits et agréables à Dieu, je le dis moi aussi ; car c'est aussi cela seulement que les chrétiens ont reçu l'ordre de faire, même dans la cérémonie commémorative de leur nourriture solide et liquide, dans laquelle ils pensent aussi à la Passion que le Fils de Dieu a soufferte. » Il faut encore ajouter que Saint Justin ne voit pas le sacrifice dans les espèces du pain et du vin. (*Bart.*, p. 372-373).

Les Apologistes avaient pour tâche de démontrer le caractère spirituel de la religion chrétienne en face de l'idolâtrie des païens et du culte cérémonial des Juifs... Athénagore démontre que nous ne sommes pas des idolâtres « parce que nous ne sacrifions pas ». Le créateur et Père de l'univers n'a pas besoin de sang ni de graisse. Le sacrifice le plus cher pour lui, c'est quand nous reconnaissons qui a déployé le ciel, qui a fait la terre, le point central du monde, et façonné les hommes. A quoi bon les holocaustes dont Dieu n'a pas besoin ? (*Bart.*, p. 375).

Ce n'est que peu à peu que le sens commémoratif de la Cène devient confus et finit par céder la place à une conception mystique. L'idée du sacrifice pendant la messe n'apparaît pas soudain tout formé, mais se forme peu à peu sous forme de conception humaine.

Même du temps d'Augustin, la doctrine d'un sacrifice réel était loin d'être adoptée par toute l'Eglise. Par exemple, Bartman dit de Saint Augustin :

C'est chez lui qu'on trouve pour la première fois une *théorie du sacrifice*. Mais ses exposés sur le caractère sacrifical de l'Eucharistie, en comparaison des vastes considérations qu'elle a consacrées au sacrement, sont assez maigres. La preuve elle-même était faible, souvent purement rationnelle. (*Bart.*, p. 377).

Il y a quelques mois, un savant contemporain, C.-W. Dugmore, a écrit : « Il n'y a chez Augustin aucune conception de la répétition du sacrifice qui avait eu lieu sur le Calvaire. Ce que l'Eglise offrait dans l'Eucharistie était un SACRAMENTUM MEMORIAE... et la conclusion est que les termes « mon corps » et « mon sang » dans la théorie augustinienne de sacrement signifie vertu ou grâce, c'est-à-dire le pouvoir qui soutient la piété, la grâce qui illumine et nourrit l'âme. » (C.-W. Dugmore. « Le sacrement et le sacrifice chez les Pères de l'Eglise », Journal d'Histoire ecclésiastique, v. 11, n° 1, Londres).

Un historien français de l'Eglise, bien connu, a écrit :

Le pain est pour Saint Augustin un signe, un signe figuratif et commémoratif. (P. Battifol, *op. cit.*, 5).

Nous trouvons dans Saint Thomas (1225-1274) la confusion des termes COMMÉMORATION et SACRIFICE, qui conduisit aux écrits de Paschasius, évêque de Liége, et d'Hildebert de Lavardin, et à l'adoption officielle du sacrifice par le Quatrième Concile de Latran en 1215.

D'après Saint Thomas, la célébration de l'Eucharistie est un sacrifice, parce qu'elle est une image, une représentation de la Passion du Christ, qui est un vrai sacrifice. C'est un souvenir de sa mort. Il s'ajoute un second élément : « Nous sommes par ce sacrement participants de la Passion du Seigneur. » (*Bart.*, p. 377).

Malgré cette confusion entre les termes de COMMÉMORATION et de SACRIFICE, postérieurement à la date indiquée, on est forcé d'admettre que « C'est une vaine tentative de vouloir trouver, chez les Pères les plus anciens, le sacrifice dans les actes sub-

jectifs de l'action de grâces ou bien encore dans le rite de la célébration. » (Bart. p. 375).

Nous avons donné d'amples preuves que la conception catholique romaine de la messe comme sacrifice n'a aucun fondement dans les actions ni dans les écrits des Pères de l'Eglise. Est-ce les Pères qui se trompaient ? Prenaient-ils la pratique générale comme une chose qui allait de soi et négligeaient-ils de donner des explications ? Ou se conformaient-ils aux enseignements de l'Ecriture ? Le culte du sacrifice correspond-il aux enseignements donnés par le Christ lui-même et par ses apôtres ? Les passages qui suivent montrent clairement que le sacrifice du Christ ne devait avoir eu lieu qu'une fois :

1. Tel est, en effet, le grand prêtre qu'il nous fallait, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et élevé au-dessus des cieux ; qui n'a pas besoin, comme les grands prêtres, d'offrir chaque jour des sacrifices d'abord pour ses propres péchés, ensuite pour ceux du peuple — par ceci, *il l'a fait une fois pour toutes en s'offfrant lui-même.* (*Heb.* 7:26-27).

2. ...et ce n'est pas avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre sang, qu'il est entré *une fois pour toutes* dans le saint des saints, après avoir acquis une rédemption éternelle. (*Heb.* 9:12).

3. Car ce n'est pas dans un sanctuaire fait de main d'homme, image du véritable, que le Christ est entré ; mais il est entré dans le ciel même afin de se tenir désormais pour nous présent devant la face de Dieu. Et ce n'est pas pour s'offrir lui-même plusieurs fois, comme le grand-prêtre entre chaque année dans le sanctuaire avec un sang qui n'est pas le sien : autrement il aurait dû souffrir plusieurs fois depuis la fondation du monde ; mais il s'est montré une seule fois, dans les derniers âges, pour abolir le péché par son sacrifice. Et comme il est arrêté que les hommes meurent une seule fois, après quoi vient le jugement, ainsi le Christ, après s'être offert une *seule* fois pour ôter les péchés de la multitude, apparaîtra une seconde fois, sans péché, pour donner le salut à ceux qui l'attendent. (*Heb.* 9:24-28).

4. Il abolit ainsi le premier point, pour établir le second. C'est en vertu de cette volonté que nous sommes sanctifiés, par l'oblation que Jésus-Christ a fait, une fois pour toutes, de son propre corps... Lui, au contraire, après avoir offert un seul sacrifice pour les péchés, « s'est assis » pour toujours à la droite de Dieu... Car, par une oblation unique, il a procuré la perfection à ceux qui sont sanctifiés... Or, le ou les péchés sont remis, *il n'est plus question* d'oblation pour le péché. (*Heb.* 10:10-18).

5. Car il est impossible, pour ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don céleste, qui ont eu part au Saint-Esprit, qui ont goûté la douceur de la parole de Dieu et les merveilles du monde à venir, et qui pourtant sont tombés, de les renouveler une seconde fois en les amenant à la pénitence (au repentir), eux qui, pour leur part, crucifient de nouveau le Fils de Dieu et le livrent à l'ignominie. (*Heb.* 6:4-6).

A vrai dire, Dieu exigeait des sacrifices des enfants d'Israël, comme on le voit dans l'Ancien Testament. C'était un symbole du sacrifice de la rédemption de l'humanité qui devait être accomplie plus tard par le premier né du Père. De même que les Israëlites offraient des victimes pures et les premiers fruits de leurs champs au Père, de même Il permettrait plus tard le sacrifice expiatoire de Son Fils afin que les hommes puissent se réconcilier avec Dieu. — Dieu qui désire vivement diriger ses enfants s'ils s'efforcent de demeurer d'accord avec Lui.

Cependant, la crucifixion du Seigneur mettait fin pour jamais au sacrifice d'êtres de chair. « Il ne reste plus de sacrifice pour les péchés. » (Heb. 10 :26).

S'il devait y avoir sacrifice, ce ne devait être que « louange de Dieu... le fruit de nos lèvres exprimant notre reconnaissance pour Lui », ainsi que notre cœur contrit et l'humilité de notre esprit.

Le sacrement aurait dû conserver sa simplicité première. Il l'aurait conservée si les hommes ne s'étaient pas

(Suite page 138.)

L'homme et le chef d'un peuple

PRESTON NIBLEY

Il y a cent cinquante-deux ans, le 1er juin 1801, naquit dans le petit village de Whitingham (Vermont) un enfant dont le nom et le renom devaient se répandre dans tout le monde civilisé — Brigham Young, le grand chef des Saints des Derniers Jours et fondateur de l'Etat d'Utah.

C'était le neuvième enfant d'un pauvre fermier, John Young, qui s'était établi à Whitingham pour y défricher des terres vierges. La famille Young, originaire d'Angleterre, était une des premières qui s'étaient établies dans le Massachusetts. John Young avait fait campagne dans l'armée de Washington pendant la Révolution. En 1804, alors que le petit Brigham avait deux ans et demi, son père, animé de l'esprit d'aventure des pionniers, émigra vers l'Ouest et s'établit à Sherburn dans l'Etat de New-York, où Brigham Young passa sa jeunesse. Il partagea les tâches pénibles et les vicissitudes de la vie de la frontière. Il y avait très peu de facilités pour l'instruction. Il nous a fait savoir lui-même qu'il n'avait été à l'école que « onze jours ». C'est tout l'enseignement régulier qu'il reçut. Cependant il eut la plus précieuse des leçons, la leçon du travail, l'exemple de la force de caractère qui permet à l'homme de s'appuyer sur ses efforts personnels pour traverser l'épreuve de la vie.

Lorsque le petit Brigham eut quatorze ans, il subit un grand malheur : il perdit sa mère, usée par la lutte quotidienne contre les difficultés et l'adversité. Sa mémoire est de celles qui méritent le plus de respect. Bien que ses tâches fussent lourdes, peu de femmes ont eu de plus grandes satisfactions. Elle donna à son pays onze enfants de haute valeur morale. Brigham valut à son nom la grande renommée ; les leçons morales qu'elle lui avait données furent à l'origine de sa carrière, de retentissement mondial.

Brigham parla toujours de sa mère avec affection et respect. Dans un sermon du 15 août 1852, il dit :

> De ma mère, de celle qui m'a donné le jour, je puis dire qu'il n'y a jamais eu au monde de femme plus digne qu'elle. Et encore : toute sa vie, ma mère a enseigné à ses enfants à révérer et à adorer le Père et le Fils et à pratiquer les enseignements du Livre Saint. Elle nous disait : « Lisez la Bible, observez ses préceptes, faites-en le guide de votre vie. Faites ce qui est bien ; ne faites jamais ce qui est mal ; et si vous voyez qui que ce soit dans le besoin, aidez-le. »

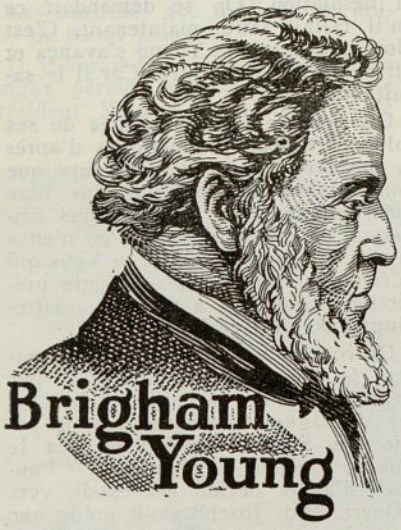
Nous qui connaissons Brigham Young, nous nous rendons compte que ce furent là les fondements de sa conduite, toute sa vie.

Privé de sa mère à l'âge de quatorze ans et lancé dans le monde pour se tirer d'affaire le mieux qu'il pourrait, Brigham Young se souvient surtout de la grande règle du travail . il ne resta jamais oisif. Il trouvait toujours quelque chose à faire ; il se rendait toujours utile. A vingt-et-un ans, à Port Byron, petite ville sur le

Canal de l'Erie, il était « charpentier, menuisier, peintre et vitrier ». Tout jeune, il avait l'ardeur au travail et le désir d'agir qu'il conserva toute sa vie.

Il connut la doctrine et l'histoire des Mormons par son frère Phinéas. La famille avait toujours eu de sincères sentiments religieux. Brigham était méthodiste, mais sans grand enthousiasme pour la doctrine de cette secte. Les exigences de sa raison solide ne lui permettaient de croire que ce qu'il comprenait pleinement. Il dit, parlant de sa conversion au Mormonisme :

Ce n'est pas après avoir entendu le premier sermon, ni le second, ni au cours de la première année de mes relations avec les Mormons, que je me fis baptiser. J'attendis



deux ans après que la nouvelle Eglise eût été constituée pour embrasser l'Evangile.

Il dit encore : « Si le Livre de Mormon m'avait été recommandé par la personne de plus grand talent et de plus vive intelligence qu'il y eût au monde, et m'avait été commenté avec l'éloquence la plus entraînante, dans le but de me convaincre par les moyens de persuasion courants en matière de sagesse profane, ce n'aurait été pour moi que comme la fumée que disperse le premier souffle de vent. Mais lorsque je rencontrai un homme sans éloquence ni talent pour parler en public qui me dit : « Je sais, par le pouvoir du Saint-Esprit, que le Livre de Mormon est vrai et que Joseph Smith est le prophète du Seigneur », mon esprit fut illuminé par la lumière du Saint-Esprit se manifestant chez cet homme, et la gloire et l'immortalité brillèrent à mes yeux. J'en fus environné, pénétré, et je sus que le témoignage était vrai. » (*Recueil des Discours,* vol. 1, p. 90).

Brigham Young fut baptisé le 14 avril 1832. De ce jour jusqu'à sa mort, quarante-cinq ans après, son existence fut inséparablement liée à l'histoire de l'Eglise des Mormons. Cet homme remarquable, devant qui s'ouvrait un avenir brillant, dans quelque voie qu'il se fût dirigé, était hanté par l'idée dominante qu'il avait une âme à sauver. C'était avant tout un homme sincère, un croyant, et il se proposa comme dessein primordial dans la vie « de répondre à l'appel du Seigneur, si le Père qui est au Ciel lui enjoignait d'accomplir une mission. »

Dès qu'il fut baptisé, Brigham Young devint actif parmi les Saints.

Je ne puis donner beaucoup de détails, mais je ne peux pas omettre de mentionner la mission mémorable que Brigham Young et quelques autres apôtres accomplirent en Angleterre en 1839. Il n'y a pas d'exemple aussi frappant, depuis les jours de Pierre et de Paul, de pareil dévouement, de pareille vigueur à transmettre à un peuple étranger le message de paix et de bonne volonté, dans l'esprit le plus désintéressé. Voici dans quels termes Brigham Young lui-même rendit compte de sa mission :

Dès notre arrivée en Angleterre, nous formâmes le dessein de publier un journal ; mais nous n'avions aucune ressource. Après avoir payé le prix de la traversée, j'avais dépensé le reste de mon avoir à m'acheter un chapeau ; car jusque-là je portais une vieille casquette que ma femme m'avait faite dans la partie la moins usée d'un pantalon mis au rebut. Aucun de nous n'avait quoi que ce soit à dépenser au-delà du strict nécessaire.

Cependant, la mission réussit, comme Brigham Young le consigna dans

son journal, au moment où il s'embarqua à Liverpool, en 1841, pour le retour.

C'est d'un cœur plein de reconnaissance à l'égard du Seigneur, notre Père éternel, que je repassai en mémoire ce qu'il nous avait permis, à mes amis, les apôtres, et à moi, d'accomplir pendant l'année 1840 passée en Angleterre. C'est un véritable miracle que le contraste entre notre arrivée en Angleterre et notre départ. Nous étions arrivés, étrangers sur une terre étrangère, sans ressources. Mais, avec l'aide de Dieu, nous avons fait de nombreux amis, fondé des églises dans plusieurs villes de la Grande-Bretagne, baptisé de sept à huit mille convertis, fait imprimer cinq mille Livres de Mormon, trois mille recueils d'hymnes, deux mille cinq cents volumes de l'*Etoile du Millénaire,* et six mille tracts. Nous avons planté dans des milliers de cœurs la semence de la vérité éternelle, qui portera des fruits à l'honneur et à la gloire de Dieu ; et nous avons pu nous nourrir et nous vêtir. Pour tout cela, je rends grâces à Dieu qui l'a rendu possible. (*L'Etoile du Millénaire,* vol. 26, p. 7).

Je ne puis que faire brièvement allusion aux événements marquants de la longue vie de Brigham Young, si bien remplie. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette vie, c'est de voir son caractère, ses capacités et son dévouement grandir sans cesse et se développer. Il n'a jamais cessé de pousser la charrue dans le champ fécond où il avait commencé le labour. Trois ans après être devenu membre de l'Eglise, il devenait l'un des Douze Apôtres. Trois ans plus tard, il était à la tête du Quorum des Apôtres, l'organe le plus important après la Première Présidence.

A l'âge de quarante-trois ans, après le martyre de Joseph Smith, il se trouva inopinément à prendre la direction du peuple mormon. Il y avait d'autres candidats à ce poste élevé, mais ils ne pouvaient se comparer à lui. S'adressant aux Saints, il dit :

Vous connaissez Brigham Young ? Ai-je hésité à proclamer ma foi ? Ai-je jamais reculé devant le danger ? J'ai, sans cesse, été possédé de la pensée du royaume, en ce monde et dans l'éternité. S'il n'en était ainsi, je pourrais me retirer et vivre dans la tranquillité. Mais, pour l'Evangile et pour vous, je suis prêt à faire tout mon devoir... Nous avons des chefs, ce sont les apôtres institués par Joseph et héritiers de son esprit. Les Douze dirigeront l'Eglise et veilleront à sa prospérité. Frère Joseph, le Prophète, a posé les fondements d'une grande œuvre, nous achèverons l'édifice. Il ne peut pas y avoir d'autre base. Une base inébranlable a été posée ; nous édifierons un royaume comme on n'en a encore jamais vu dans le monde.

C'est en cette occasion mémorable que Brigham Young s'établit dans le cœur du peuple et devint le digne successeur de Joseph Smith. Le fondateur, le chef, le prophète, celui qui était la vie même de l'Eglise, avait subi le martyre. Le peuple était dans la désolation. On se demandait ce qu'il fallait faire, maintenant. C'est alors que Brigham Young s'avança et dit ce qu'il fallait faire. Car il le savait, lui.

On peut se faire une idée de ses splendides dons prophétiques d'après la dernière phrase des discours que nous venons de citer : « Une base inébranlable a été posée ; nous édifierons un royaume comme on n'en a jamais vu dans le monde. » Vous qui m'écoutez, vous savez que cette prédiction, faite il y a plus de quatre-vingt ans, s'est réalisée.

On connaît les faits : L'exode à travers le désert et le choix fait par Brigham Young de cette vallée dans les Montagnes Rocheuses pour la patrie des Saints. Réfléchissez sur le rôle qu'il a joué. D'abord, il y a l'audace d'avoir décidé cet exode vers l'Ouest. Mais Joseph avait prédit que les Saints entreprendraient cette émigration, et ils le firent. C'est ce qui a décidé Brigham Young. Ce que Joseph avait prédit devait se réaliser. Brigham Young avait résolu de consacrer sa vie à cette réalisation.

Quand, au cours de l'exode, on demandait au Président Young où la caravane s'arrêterait, il répondait qu'il reconnaîtrait le lieu lorsqu'il le verrait. Lorsqu'il contempla du haut du mont la vallée du Lac Salé, il annonça : « C'est ici le lieu. »

Quelques semaines auparavant, Samuel Brannan était venu de Californie au devant des pionniers et leur proposait de s'établir dans la vallée du Sacramento. Cette vallée était la plus fertile de toutes la région de l'Ouest. Mais le Président Young refusa de se laisser convaincre par la proposition de Brannan. Celui-ci, découragé et déçu ne pouvait comprendre pourquoi la vallée déserte et stérile du Lac Salé devait être choisie de préférence à la vallée fertile et parfumée du Sacramento.

D'autre conjectureront ce qui serait arrivé si le président Young avait suivi l'avis de Brannan et conduit la caravane des Mormons dans la vallée du Sacramento, où, deux ans plus tard, devait se produire la « ruée vers l'or », et où, en dix ans, on tira des sables aurifères 456 millions de dollars de métal jaune...

Il y aurait beaucoup à dire sur la longue période pendant laquelle le président Young fut le chef et le guide de l'Eglise en Utah. Il joua ce rôle pendant trente ans. Ce fut une époque de difficultés et d'inquiétudes. Il eut à exercer au maximum sa puissance de pensée. Jamais il ne faiblit. Il fallait guider les émigrants qui s'engageaient dans les grandes plaines désertes, fonder des établissements nouveaux, lutter contre les Indiens, tenir tête aux gouverneurs et aux généraux mal intentionnés et prévenus envoyés par le gouvernement, construire des voies ferrées, ériger des temples, résister aux adversaires autour de lui et organiser des missions à l'étranger. Dans l'accomplissement de toutes ces tâches, il n'a connu que peu d'échecs.

Disons un mot de sa prédication. Avant de devenir membre de l'Eglise, c'était bien sa dernière pensée d'avoir l'ambition de devenir prédicateur. De fait, il dit un jour dans un de ses discours : « Si je n'avais pas vu claire-

(*Suite page 138.*)

Frère ou monsieur ?

DEPUIS des années, les membres de l'Eglise, s'adressant les uns aux autres, s'appellent « frère » ou « sœur ». Cette tradition nous a été léguée par l'époque du Prophète Joseph Smith et des pionniers. Elle est solidement établie. C'est une de nos jolies coutumes.

Récemment, il y a une tendance à s'écarter de cette coutume. On a commencé à s'appeler « monsieur » ou « madame », au lieu de « frère » ou « sœur ».

Que faut-il faire ? Faut-il suivre l'exemple du monde en général, comme certains de nos membres inclinent à suivre l'exemple du monde sur d'autres points, ou conserverons-nous notre tradition propre, et suivrons-nous la coutume, la pratique, la règle qui nous donne un caractère à part ?

Quelles sont quelques-unes des grandes vérités de l'Evangile ? Deux de ses enseignements les plus solennels sont la paternité de Dieu et la fraternité des hommes. Sans la paternité de Dieu y aurait-il un véritable Evangile du Christ ? Sans la fraternité des hommes, y aurait-il un véritable sens de l'Evangile pour nous ? Sans la paternité de Dieu, il n'y aurait pas de fraternité des hommes. Alors pourquoi ne pas reconnaître pleinement l'une et l'autre dans notre manière quotidienne de nous saluer, dans nos relations journalières ?

Le Sauveur nous a dit et redit qu'il nous faut aimer notre prochain comme nous-même. Il nous a enseigné ce principe comme le second commandement. Il nous a donné aussi la « règle d'or » d'après laquelle nous « devons faire à autrui ce que nous voudrions qu'autrui nous fasse à nous-même ». C'est une autre manière de nous enseigner la fraternité.

Le fait de nous appeler « frère » ou sœur » met dans nos relations une chaleur spirituelle que ne donnent pas les appellations plus froides et plus formelles de « monsieur » ou « madame ». Voulons-nous introduire quoi que ce soit de froid ou de formel dans notre religion ? Ne vaut-il pas mieux nous rappeler constamment les uns aux autres la fraternité humaine ?

Il y en a parmi nous qui ont honte de s'appeler « frère » ou « sœur ». Y a-t-il aucune raison à cela ? N'est-ce pas reconnaître un idéal élevé que de se placer sur le plan de la fraternité de tous les hommes ? Si nous avons toujours présent à notre pensée la fraternité humaine ne nous sera-t-il pas plus facile de vivre l'Evangile ? Y a-t-il quoi que ce soit de mal à parler sous le signe de la fraternité ? Y a-t-il un larcin ou une vengeance dans la fraternité ?

éditorial

Peut-on y voir du vice ? Peut-on penser que par là on favorise la guerre ? Ce dont le monde d'aujourd'hui a besoin, c'est de fraternité.

La coutume dont nous parlons existait du temps du Nouveau Testament. Les membres de l'Eglise Primitive, du temps des anciens apôtres, étaient désignés par les noms de saints ou de frères.

Lorsque Pierre a prêché le jour de la Pentecôte, il s'est adressé à son auditoire dans les termes de « mes semblables, mes frères », et eux, lorsqu'ils demandaient des conseils aux apôtres, disaient : « Nous vos semblables, vos frères, que faut-il que nous fassions ? »

Lorsque Paul revint à Jérusalem et comparut devant les anciens, leur faisant une relation de son œuvre, il leur dit : « Mes frères... »

Lorsque le Sauveur enseignait le pardon, il parlait de l'humanité liée par une amitié fraternelle, disant « Mon Père céleste agira de même envers vous, si vous ne pardonnez pas à vos frères les torts qu'ils ont pu avoir envers vous. »

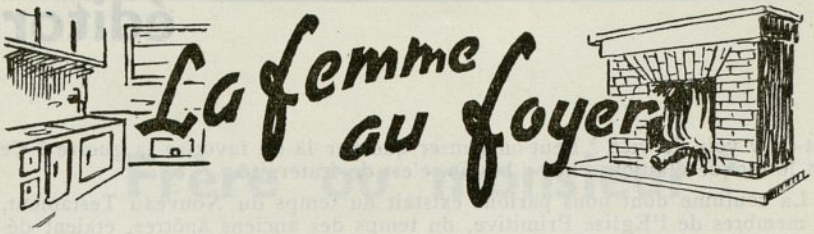
C'est une jolie coutume que de s'appeler « frère » ou « sœur ». Cela aide à établir la paix et l'harmonie parmi les êtres humains et cela nous rapproche de Dieu, car pouvons-nous professer d'aimer Dieu, que nous n'avons pas vu, si nous n'aimons pas notre frère qui est près de nous ?

Un sourire

AVEZ-VOUS jamais réfléchi à la valeur d'un sourire ? Il enrichit celui qui le reçoit sans appauvrir celui qui le donne. Il ne prend qu'un moment, mais le souvenir en reste parfois pour toujours. Personne n'est assez riche ni assez puissant pour pouvoir s'en passer ; et personne n'est si pauvre qu'il ne puisse s'en enrichir. Un sourire crée le bonheur au foyer, développe la bonne volonté dans les relations d'affaires et est la marque de l'amitié. Plus encore, il apporte le repos à ceux qui sont las, la gaîté à ceux qui sont découragés, un rayon de soleil à ceux qui sont tristes. C'est le meilleur antidote de la nature contre le souci. Cependant, on ne peut l'acheter, le quémander, l'emprunter, ni le dérober, car c'est une chose qui n'a de valeur pour personne à moins qu'on ne le donne gratuitement.

Il y a des gens trop affairés pour donner un sourire, donnez-leur en un ; car ceux qui ont le plus besoin d'un sourire sont ceux qui ne savent pas en donner.

Anonyme.



L'Invitation au voyage.

— Non, je ne viendrai pas en Suisse cette année. L'opération de Jean, les études des grands, l'auto et tout le reste y mettent un obstacle insurmontable.

Et pourtant quel beau voyage j'ai fait depuis quelques jours... Riche des prospectus que m'a remis une agence, j'ai ressorti mes livres d'histoire et me suis assise dans un bon fauteuil.

La bonne vieille tante qui m'a un jour, indiqué ce mode de voyager, ne ne doutait pas qu'ainsi je connaîtrais l'Egypte dans plus de détails que bien des touristes. Et la Grèce ! Les Propylées, le Mont Athos, Le Parnasse, l'Olympe, et tout et tout... C'est pourquoi j'adore voyager comme je l'ai fait ces jours-ci. Sans peine, j'ai gravi des sommets ; vu, de l'avion de magnifiques paysages (sans être malade). J'ai fait des rencontres intéressantes et pleines d'imprévu.

Oh ! je vous vois venir, me disant : « Mais ces voyages en chambre ne sont rien, comparés à l'agrément d'un déplacement réel ! » Peut-être, mais puisque je ne peux pas voyager « pour de bon » j'ai songé qu'après tout, ce n'est pas la peine d'avoir de l'imagination, des bouquins, des illustrations et de ne pas les utiliser pour mon plaisir.

Demandez aux enfants qui « jouent aux marins ou aux Indiens » s'ils n'en éprouvent pas des joies complètes ?

E. P.

Recette... pour être belle.

Essentiel : ne pas se laisser accaparer par les soucis. A chaque jour suffit sa peine. Exécuter ce que l'on fait sans hâte (qui tend les nerfs et enlaidit le visage), éviter les colères (qui échauffent le sang), vivre sa journée dans le calme et la joie. Impossible dites-vous ? Mais avez-vous essayé ?

Nos conseils inutiles...

1. Des bains de soleil, oui mais prudence, prudence...

2. Eté, le temps des fruits et des salades, simplification de la cuisine et santé pour la famille.

3. Un mari fatigué plus des enfants mis trop tard au lit = une scène.

4. Un espoir pour (ou contre) les taches de rouille, frottez avec un oignon coupé en deux.

5. Des fricandeaux, tout le monde les aime et on oublie d'en faire.

6. Si vous essayez d'aromatiser vos salades — thym, serpolet ?

7. S'il est des photos qu'on n'ose pas regarder, mieux vaut les détruire ; après le petit « choc » : la libération.

8. Et si vous lisiez « Schweizer, l'Africain » pendant vos vacances ? A moins que vous ne préfériez « Anapurna » ? ◆

Le plus grand paradoxe

LE bonheur est le plus grand paradoxe de la nature. Il peut croître sur n'importe quel sol, vivre sous n'importe quelle condition. Il défie les circonstances. Il vient de l'Intérieur.

Le bonheur consiste non à avoir, mais à être — non à posséder, mais à partager. C'est le chaud rayonnement d'un cœur en paix avec lui-même. L'homme crée lui-même son propre bonheur ; c'est l'arôme d'une vie vécue en harmonie avec un haut idéal. Pour ce qu'un homme possède, il peut rester dépendant des autres ; ce qu'il est lui appartient en propre.

Le bonheur est paradoxal parce qu'il peut co-exister avec les difficultés, la peine et la pauvreté. C'est le contentement du cœur, une sorte d'harmonisation paisible de la vie avec un certain standard.

On ne trouve pas le bonheur en le cherchant. Il découle par incidence d'une vie altruiste. Si vous voulez vraiment trouver le bonheur, visez au-dessus. Placez les autres choses plus haut que votre propre bonheur et vous le trouverez certainement. Vous pouvez acheter du plaisir ; vous pouvez acquérir du contentement ; vous pouvez vous trouver satisfait. Mais le bonheur, lui, ne s'achète pas. Il est le compagnon fidèle d'une vie sincère. Il est calme et paisible. Il ne subsiste jamais dans une atmosphère d'inquiétude et de désespoir.

Tiré de la lettre de la Branche de Paris du mois de mars, 1953.

La base du bonheur est l'amour de quelque chose d'extérieur à soi-même. Scrutez chaque parcelle de bonheur dans le monde ; vous trouverez, après avoir éliminé tous les éléments incidents, qu'il y a toujours un élément constant et inchangeable ; l'élément amour — amour des parents pour l'enfant, amour d'un homme et d'une femme l'un pour l'autre, amour de l'humanité sous quelque forme que ce soit — ou quelque grande œuvre où l'individu met toute son énergie.

Le bonheur est la voix de l'optimiste, de la foi, de l'amour résolu et constant. Ni le cynique ni le pessimiste ne peuvent être vraiment heureux. Le cynique a un sens moral très étroit ; il voit le mal dans son propre cœur et il pense qu'il voit le monde.

Le malheur, c'est l'âpre désir d'acquérir. Le bonheur, c'est l'ardent désir de donner. Si l'individu avait pour souci de donner le bonheur, de rendre la vie des autres — non la sienne — plus heureuse, plus douce et plus souriante, il aurait alors la prodigieuse révélation de ce que le bonheur est réellement.

Chaque jour devrait amener une nouvelle résolution : « Rien que pour aujourd'hui » devrait être notre mot d'ordre quotidien. Faisons le monde meilleur simplement par des actes constants de douceur, d'amabilité et d'amour — et le bonheur sera nôtre sous sa forme la plus élevée ; non parce que nous aurons cherché à l'acquérir, mais parce que nous aurons cherché à le faire rayonner autour de nous. ◆

Quelles sont

QELLES sont les qualités d'une bonne histoire ?

On a donné de nombreuses réponses à cette question. William Cowper, le poète anglais qui a composé les paroles de l'hymne bien connu : « Dieu se manifeste par des moyens mystérieux », a écrit :

« Qu'un conte soit judicieux, clair, distinct ; que la langue en soit simple, les incidents bien liés ne redites pas, comme si c'était neuf, ce qui a déjà été dit ; et, que ce soit du neuf ou du vieux, hâtez-vous d'arriver à la fin. »

Shakespeare a donné ce conseil : « Un bon corte porte mieux s'il est dit simplement. »

A l'usage de ceux d'entre nous qui enseignent l'évangile restauré à l'Ecole du Dimanche, il sera bon d'envisager certains autres points se rapportant aux qualités propres d'une histoire. Les voici.

EST-ELLE VRAIE ?

Lorsque notre petite famille se rassemble autour du feu pour la veillée, on raconte des histoires. Voici une petite fille qui demande de sa voix flûtée : « Papa, cette histoire est-elle vraie ? » Les enfants, comme les adultes, aiment les histoires vraies. Nos enfants aiment les histoires tirées de la Bible. Il peut y avoir des exceptions, mais je conseille modestement aux institutrices de l'Ecole du Dimanche de dire des histoires vraies. Il y a tant de faits vrais qu'on peut conter, dans la vie. Ajoutez quelques incidents édifiants, capables de soutenir la foi.

EST-ELLE COURTE ?

Jésus savait conter des paraboles. Sa « Bon Samaritain » n'a que 164 mots. On la dit en deux minutes. La parabole des « Dix Vierges » a 207 mots ; celle du « Bon Grain et de l'ivraie », 167 mots. Si une histoire traîne, l'intérêt languit.

Souvenez-vous du conseil de Cowper : « ... hâtez-vous d'arriver à la fin. »

EST-ELLE SIMPLE ?

Quand on conte une histoire, il faut éviter d'y mettre beaucoup de noms et d'y introduire de grands mots abstraits. Le conseil de l'apôtre Paul aux Corinthiens peut servir pour les instructions de l'École du Dimanche : « ... si vous n'avez pas au bout de la langue des mots faciles à comprendre, comment sauront-ils ce que vous avez dit ? Vous parlerez en l'air. »

EST-ELLE PITTORESQUE ?

Il y a quelque temps j'ai assisté à une réunion de tout le personnel d'une industrie. Une des personnes qui prirent la parole était un grand directeur commercial. Il a donné des directives pour « faire l'article », concluant : « N'oubliez pas que les gens ont l'imagination visuelle. » Une bonne instruction de l'Ecole du Dimanche doit savoir brosser de petits tableaux. Si vous faites intervenir un personnage,

les qualités d'une bonne histoire ?

WENDELL J. ASHTON

un petit garçon par exemple, dépeignez-le, ne fût-ce qu'en quelques mots. L'auditoire sera beaucoup plus attentif, si vous lui dites que le petit garçon était « râblé, grassouillet et marqué de taches de rousseur ». que si vous ne le décrivez pas. Un modèle unique d'un récit concret et évocatif est le Sermon sur la Montagne. Souvenez-vous des mots dont se sert Jésus : « la mouche, la rouille, les lys, le pain, du poisson, des perles ».

EST-ELLE PERTINENTE ?

Avant de nous décider pour une histoire, assurez-vous qu'elle correspond à l'objectif de la leçon, qu'elle en sert le but.

Ne racontez pas une histoire uniquement parce que c'est une bonne histoire et que vous la connaissez. Ecrivez-la ; épluchez-la. Vous pourrez toujours vous en servir une autre fois, où elle viendra plus à propos. Il faut choisir non seulement des histoires qui conviennent à la leçon, mais qui peuvent s'encastrer dans la vie de l'auditoire. Et pensez à des histoires qui fortifient la foi, qui aideront les membres de la classe à devenir de meilleurs Saints des Derniers Jours.

EST-ELLE PERSONNELLE ?

Un des meilleurs conférenciers de l'Eglise m'a dit récemment qu'il a remarqué depuis longtemps que les faits personnels retiennent mieux l'attention d'un auditoire que le récit des événements auxquels d'autres ont pris part. La Bible et l'histoire de l'Eglise sont d'excellentes sources pour vos récits, mais n'oubliez pas ce qui a pu se passer devant votre porte, dans l'omnibus, dans votre quartier, ou ce que peut raconter la radio, ou le journal.

De plus n'oubliez pas que vos histoires se graveront mieux dans les esprits, si vous avez pesé les incidents et les termes avant de les raconter. Ne récitez pas par cœur, mais ayez bien le plan dans la tête, et la suite des incidents. Rien ne jette un froid comme l'hésitation à retrouver des détails ou le temps qu'on prend à regarder des notes.

Faites souvent usage de bonnes histoires, bien choisies et mûrement préparées. Vous prendrez plus de plaisir à enseigner, et votre classe mettra plus d'empressement à vous écouter.◆

(*YOUNG, suite de la page 131.*)

ment et compris que le Tout-Puissant veut se servir des humbles ici-bas pour confondre les puissants et ceux qui ont l'orgueil de leurs talents, rien n'aurait pu me persuader de prendre la parole en public. »

C'est sa personnalité, si forte, si directement issue du cœur, qui lui donnait sa force de persuasion. Une maxime allemande dit : « Ce qui vient du cœur des autres. » C'était cela le secret de la force de persuasion qui distinguait Brigham Young comme prédicateur. Et d'ailleurs, n'est-ce pas là le secret de toute prédication qui en vaille la peine ?

Son caractère grandit à nos yeux, lorsque nous considérons son attitude à l'égard des biens matériels. Nous avons dit que pendant sa jeunesse, il avait connu la pauvreté. Plus tard, l'abondance lui vint, au point qu'il aurait pu se procurer tout ce que l'homme puisse désirer. Mais cette abondance de ressources n'était pas à ses yeux une condition du bonheur ; et elle ne le détourna jamais de l'humilité qui marquait l'époque de ses modestes débuts. Il savait l'utilité de la richesse, mais aussi sa vanité. Il savait qu'il n'avait pas besoin de la richesse pour être un véritable Saint des Derniers Jours. Si Dieu la lui retirait, il n'en aurait éprouvé aucun dépit. Dans un sermon, le 8 avril 1862, il dit :

Ce n'est pas l'or et l'argent qui font la richesse. On peut dire qu'elle permet de se procurer tous les avantages qui profitent au corps. Cependant l'or et l'argent ne sont que des moyens commodes d'échange. La possession de tout l'or et de tout l'argent du monde ne donnerait pas satisfaction aux aspirations de l'âme immortelle de l'homme. Seul le don du Saint-Esprit peut donner le bonheur spirituel.

Ainsi Brigham Young savait pratiquer la philosophie vraie. Que lui, l'homme d'affaires, pût exprimer cette maxime, c'est la preuve de la portée et de la pénétration de son intelligence.

Bref, j'ai le droit de dire que ce fut un grand homme, un homme exceptionnel, envoyé pour jouer son rôle dans l'édification d'un royaume « comme on n'en a encore jamais vu dans le monde. » Vous qui lisez ces lignes pouvez accepter ou non la doctrine qu'il a enseignée ; mais vous ne pouvez pas ne pas reconnaître l'œuvre qu'il a accomplie. La colonisation du grand désert de l'Ouest, l'érection de cités comme celles de l'Utah, de l'Idaho et de l'Arizona, la fondation d'une grande collectivité au milieu d'un pays aride : voila ce qui restera éternellement à son honneur et à son crédit. ◆

(*CULTE, suite de la page 127.*)

éloignés de Dieu, au point de perdre le lien que représentait le don du Saint Esprit, le pouvoir de communication par lequel ils auraient pu recevoir la révélation divine pour clarifier leurs idées à ce sujet. Bien que de nombreux passages de l'Ecriture, comme nous l'avons vu pour ce qui est de rompre le pain et de boire le vin, soient symboliques, d'autres passages doivent être interprétés littéralement. Avec le pouvoir de discernement que donne le Saint Esprit, les hommes n'auraient pas fait la confusion entre ce qui est figuré et ce qui est littéral. Cette faculté de se laisser guider par Dieu ayant disparu, des interprétations humaines se substituèrent aux directives divines ; et bien que le Christ et les apôtres eussent très nettement rejeté le principe du sacrifice physique, la notion s'en est établie pour une partie de l'humanité. ◆

(*L'EGLISE, suite de la 3e couvert.*)

le fait qu'elle exige cinq cents exécutants, à savoir l'Orchestre Symphonique de l'Utah de quatre-vingt-huit musiciens et un chœur de quatre cent-cinquante voix. Les arias ont été chantés par cinq solistes. Le tout a été conduit par le chef de l'Orchestre de l'Utah, Maurice Abravanel, qui a donné toute sa valeur à cet émouvant oratorio.

INTERPRETATION D'UNE DECOUVERTE ARCHEOLOGIQUE.

La presse va être bientôt informée d'un fait de la plus grande importance pour prouver l'authenticité du Livre de Mormon, dit le Dr M. Wells Jakeman, directeur de la section d'archéologie de l'Université Brigham Young.

Cette preuve est la confirmation de la vision de l'arbre-de-vie par Léhi.

Cette pierre sculptée a été découverte en 1941 par une expédition archéologique. On n'en comprit pas d'abord le sens et l'importance. Ce n'est qu'en 1951 que le Dr Jakeman vit une photographie de cette sculpture. Depuis cette époque, il en prépare l'interprétation.

Il montrera que cette sculpture de l'arbre-de-vie contient les personnages de Léhi, de Sarah, de Néphi et d'autres qui interviennent au début de l'histoire rapportée dans le Livre de Mormon. On y voit aussi représentés la voie étroite et droite, la verge de fer, et d'autres éléments du rêve de Léhi.

Ce motif est sculpté dans un bloc de cinq pieds sur huit et d'une épaisseur de trois pieds. Il pèse de quatre à cinq tonnes. ◆

Une fête de la primaire à Besançon.

(*MORMON, suite de la page 124.*)

il ne restait plus que des débris. Mormon rassembla cependant deux cent trente mille hommes pour la bataille finale, et, bien qu'il eût dépassé l'âge de soixante-dix ans, il conduisit lui-même une troupe de dix mille hommes d'élite en avant de l'armée néphite. Mais ils n'étaient pas assez nombreux pour résister à l'ennemi. Mormon décrit en ces termes la dernière bataille : « Et il arriva que mon peuple, avec leurs femmes et leurs enfants, aperçurent alors les armées lamanites en marche vers eux ; et ils s'attendaient à les recevoir avec cette terrible crainte de la mort qui accable le cœur de tous les méchants. Ils vinrent nous livrer bataille, et toute âme fut remplie de terreur en voyant l'immensité de leurs forces. Ils fondirent sur nous avec l'arc, les flèches, l'épée, la hache, et toutes sortes d'armes de guerre. Mes hommes furent taillés en pièces, oui, même mes dix mille qui étaient avec moi ; je tombai blessé au milieu d'eux et les Lamanites passèrent près de moi sans m'achever. » (*Mormon* 6.7-10).

Quand tous eurent été massacrés, l'armée lamanite se rua sur les Néphites qui restaient, afin de les massacrer. La scène de carnage et de destruction qui suivit dépassa tout ce qu'on avait jamais vu. Il ne resta que vingt-quatre hommes vivants sur le champ de bataille. Parmi eux, il y avait Mormon et son fils Moroni, tous deux blessés.

Il ne restait donc plus de la nation néphite qu'une poignée de survivants. Les femmes et les enfants n'avaient pas été épargnés. Mormon, contemplant le désolant spectacle, dit : « Mon âme fut déchirée d'angoisse à la vue d'un si grand désastre, et je m'écriai : Oh ! vous, mes fils et mes filles, qui étiez si beaux, vous, pères et mères, vous, maris et femmes, vous tous, mes bien-aimés, comment est-il possible que vous soyez tombés ! Mais voici, vous n'êtes plus, et mes douleurs ne peuvent vous ramener. » (*Mormon* 6:16-19-20).

Une fois guéri de ses blessures, Mormon consacra les années qu'il lui fut donné de vivre à écrire un résumé de l'histoire de son peuple, comprenant un millier d'années. Cette « écriture » fut gravée par lui sur des plaques de métal, qu'on appelle « Les Plaques de Mormon » ou le « Livre de Mormon ». Mais, vers la fin, le récit s'interrompt brusquement. Il y a un trou de quinze ans ; puis on lit : « Voici, moi, Moroni, je termine les annales de mon père Mormon... je reste seul... mon père a péri dans la bataille, ainsi que tous mes parents ; je suis sans amis et je ne sais où aller. Et combien de temps le Seigneur me permettra de vivre, je ne sais. » (*Mormon* 8:1-3-5).

C'EST ainsi que finit la grande carrière de Mormon, général et prophète. Il avait eu une belle et grande vie, et il est mort sous les coups d'ennemis sauvages, comme beaucoup de prophètes avant lui. C'est Moroni qui a achevé d'écrire les annales de son peuple.

Nous ne savons pas quelle fut la fin de Moroni. Nous savons seulement qu'il put, avant de mourir, enterrer les plaques de métal contenant l'Ecriture sacrée au sommet d'une haute colline qu'on appelait la Colline de Cumorah. C'est dans cette cachette, sous terre, que cette précieuse histoire, gravée de façon indélébile, est restée enfouie d'environ 427 après Jésus Christ jusqu'en 1827. C'est en 1827 que Dieu a permis que ces annales soient tirées de leur cachette et passent aux mains du prophète moderne qui devait les traduire.

C'est Moroni, réapparaissant sous la forme d'un être glorieux, qui eut l'honneur de venir annoncer à Joseph Smith où les plaques étaient cachées et lui donner les instructions nécessaires pour que le Livre de Mormon pût être communiqué à l'humanité. Ainsi, de même que les prophètes Moïse et Elie apparurent aux yeux de Jésus sur le Mont de la Transfiguration, et de même qu'un ancien prophète apporta des révélations à Jean dans l'île de Patmos (*l'Apocalypse* 22:8-9), de même Dieu envoya un de ses anciens prophètes dans les temps

Le monument représente Joseph Smith recevant les plaques d'or des mains de l'ange Moroni.

modernes pour révéler à Joseph Smith le lieu où il pourrait trouver ces annales sacrées et lui donner des instructions pour les faire connaître. Il convenait que Moroni, le dernier prophète de la nation néphite, eût le privilège de revenir sur l'ordre de Dieu pour apporter cette bonne nouvelle à l'humanité, de nos jours.

J'ai lu et relu plusieurs fois le Livre de Mormon pendant ces trente dernières années ; en en pesant avec soin les passages importants, j'ai acquis la forte conviction de sa divinité. Je vous recommande donc vivement d'en faire une étude avec un respect religieux. Vous en tirerez grand profit. C'est un complément précieux de la Bible. Les passages les plus capables de nourrir la foi sont parmi ceux qui se rapportent à la vie du prophète Mormon.

Que la paix soit avec vous, c'est ce que je demande humblement à Dieu dans mes prières, au nom de Jésus Christ. Amen. ◆

A mes yeux, l'ouvrage « Doctrine et Alliances » contient le code le plus solennel, les proclamations les plus empreintes de piété qui aient jamais été faites à la faible humanité.

Wilford Woodruff.

(*A TRAVERS, suite de la 2e couv.*)

ajoutent esprit et force à notre branche.

Puis de grandes préparations commencèrent pour fêter le cinquième anniversaire de la branche de Nice. Celle-ci s'est accrue d'une manière magnifique durant les cinq années de son existence. Pendant deux semaines avant la fête, membres et missionnaires travaillèrent à la rénovation de la salle. L'équipe André **Gamel,** Marcel et Roland **Jardon** s'est adonnée au travail, étant du métier, elle a été aidée par tous les membres. La Société de Secours, sous la direction de sœur Claudia **Chambon,** prépara une vente de charité et un goûter pour la fête. Elles préparèrent aussi un magnifique rideau neuf pour la nouvelle scène.

Tout cela était œuvre d'art et quand ce fut terminé nous avions une salle pouvant rivaliser avec n'importe quelle chapelle de l'Eglise. Un superbe programme musical et de courts sketches historiques de notre histoire de Nice accompagnèrent la vente de charité et le goûter. Avec les télégrammes et les vœux arrivés en masse des membres et des missionnaires en France et en Amérique, cent quinze personnes fêtèrent cet heureux cinquième anniversaire.

NAMUR

Pâques et nos réunions. Notre branche a été spécialement bénie en ce dimanche de Pâques.

Pour la réunion de l'Ecole du Dimanche et celle des témoignages de l'avant-midi, nous étions trente-cinq personnes présentes. C'est avec grande émotion que nous avons entendu de magnifiques témoignages, très profonds, non seulement des membres mais aussi de nos amis. Il n'y a pas de mots qui puissent traduire ce que l'assistance entière a ressenti de ces témoignages, surtout lorsque des mamans vinrent parler de la guérison de leurs enfants, après qu'elles eurent accepté que l'imposition des mains leur fussent faites. Notre joie fut portée au comble lorsque nous avons assisté aussi à la bénédiction des quatre enfants suivants : Daniel **Denis,** Willy **Darthois,** Chantal **Darthois**, et Guy **Pirlet.** Ces bénédictions ont été faites par frère **Smith.**

Le soir du même jour, une réunion spéciale, dirigée par le S.A.M. et durant laquelle des jeunes vinrent nous exposer leurs points de vue, fut également très appréciée. Nous avons compté trente-huit personnes présentes et il est inutile de vous dire, de vous décrire, le bonheur que nous avons tous partagé fraternellement en cette mémorable journée.

ANGOULÊME

Ce sont les beaux jours qui nous ont décidés à faire une promenade le lundi de Pâques. Quelques frères, sœurs et amis sommes partis au lieu dit « les Eaux Claires », à quatre ou cinq kilomètres de la ville. Le temps était menaçant et en cours de route, nous avons fait halte dans un sous-bois, alors qu'une avalanche de pluie, mêlée de grêle, s'abattait sur nous pendant quelques instants qui nous parurent bien longs. Enfin le soleil est apparu, nous rendant notre liberté. Et, mouillés, à qui mieux mieux nous clapotions dans les ornières du chemin creux chargés de nos sacs à provisions.

Après maints efforts pour monter une voiture de bébé sur les rochers, nous sommes arrivés tous affamés, l'heure du déjeuner étant déjà fort avancée... Le repas frugal terminé, nous avons organisé des jeux pendant que les frères faisaient un feu de bois sous « notre » énorme rocher — il faisait assez froid — la partie de cache-cache fut très appréciée, grâce aux cachettes naturelles des buissons et des rochers.

Enfin l'après-midi était presque terminée qu'il fallut songer au retour. Et, sous un soleil resplendissant, nous étions de retour à notre petite chapelle, tous fourbus de cette bonne équipée et heureux de trouver une chaise pour nous reposer un peu. Ouf !

Mais dans les yeux se lisait la joie d'avoir partagé quelques heures de loisirs ensemble dans une parfaite harmonie faite de gaieté et de fraternité vraiment rares. Nous remercions le Seigneur de ce privilège et nous souhaitons vite un autre pique-nique. ◆

Frère Devignez, de la branche de Liége, discute ici un problème qui se présente bien souvent dans la vie moderne. Qui a le temps de faire tout ce qu'il veut ? Et comment faire pour arriver à travailler, prendre part à toutes les activités de l'Eglise, s'améliorer en d'autres domaines, etc. ? Envoyez-nous votre réponse.

JOSEPH DEVIGNEZ

Je n'ai pas le temps

DEPUIS le dernier conflit mondial, il est à remarquer combien les gens sont affairés et n'ont plus de temps à se consacrer à eux-mêmes, car ils suivent maintenant une ligne, un mode de vie bien définis. Et à longueur de journée on entend les gens dire, soi-disant qu'ils n'ont pas de temps.

Est-ce bien la vérité ? Qu'on ne trouve même plus cette période nécessaire à notre propre distraction ?

Le calcul des heures indispensables à notre travail quotidien, à notre nourriture, et au besoin de notre toilette, nous laisse un reste de quatre heures sur la durée de la journée. Que faisons-nous pendant ces heures ? Nous les réservons sans doute à nos usages journaliers : la lecture des journaux, l'écoute de la radio, l'assistance à la projection d'un film. Tout ce programme se déroule avec précision.

Le temps nous le possédons ; je crois plutôt qu'il s'agit d'exercer notre volonté. Oui, c'est là le secret, et cet exercice de la volonté doit être un exercice de chaque jour, car nulle louange n'est due à celui qui n'est pas plus fort aujourd'hui qu'il ne l'était hier. Nous pouvons récupérer des moments sur l'ensemble des stades de nos loisirs. Par exemple, pourquoi ne pas soustraire des minutes au temps accordé à la lecture des revues ou des magazines, à l'audition de notre poste de radio pour nous instruire dans la littérature de l'Eglise ? Abstenons-nous d'une séance de cinéma et une fois par semaine visitons nos frères et sœurs. Si nous possédons des habitudes, ayons l'accoutumance d'introduire celle de lire quelques versets des Saintes Ecritures à la fin de chaque soirée.

Soyons ponctuels à nos sociétés respectives, pour donner à celles-ci la vigueur, la force, l'enthousiasme à l'élan de la progression. Dirigeons nos activités ; donnons notre temps à notre Branche pour ses œuvres ; démontrons à Dieu que l'emploi que nous faisons du temps qu'il nous accorde est une preuve de notre appréciation de Lui. L'emploi de notre temps placé à bon escient est réciproque de notre utilité pour les autres ; car les difficultés et les perplexités croissantes réclament un effort individuel autant que collectif. ◆

Tout comme l'absence de nourriture ruine notre corps, qui dépérit et meurt, de même si on néglige de nourrir l'être spirituel, il dépérit et meurt.

Heber J. Grant.

LA MISSION

Ces documents sont empruntés aux archives de la Mission. On sera reconnaissant aux lecteurs de rectifier toute erreur éventuelle en écrivant au bureau de la Mission.

BAPTÊMES :

Chalier, Blanche : le 2 avril, à Genève, par Brian Leese, confirmé par Morris Miles.

Froidevaux, Christine : le 2 avril, à Genève, par Morris Miles, confirmé par Brian Leese.

Froidevaux, Georges-Albert : le 2 avril, à Genève, par Antoine Gigandet, confirmé par Brian Leese.

Gillioz, Frida : le 2 avril, à Genève, par Morris Miles, confirmé par A. Edward Schmidt.

Gillioz, Fabien : le 2 avril, à Genève, par Brian Leese, confirmé par A. Edward Schmidt.

Trévisan, Georges : le 11 avril, à Valence, par Roger Packard, confirmé par Léon Fargier.

DÉCÉDÉ :

Frenay, Renier Joseph : à Seraing, janvier, âgé de 75 ans.

Maillet, Hélène : à Paris, le 16 janvier, âgée de 90 ans.

Liardet, Ami John : à Lausanne, le 2 janvier, âgé de 79 ans.

Bonny, Charles-Henri : à Neuchâtel, le 19 février, âgé de 80 ans.

Bruno, Marcelle-André : à Toulon, le 10 mars, âgée de 17 ans.

ORDINATIONS :

Gobin, Clément : ordonné ancien, le 2 mars, à Liége, par Moïse Stoumont.

Aerts, Joseph : ordonné diacre, le 8 mars, à Liége, par Jacques Démal.

Laporte, Abel : ordonné diacre, le 22 mars, à Angoulême, par Virgil Anderson .

Guardiola, Roger-Louis : ordonné prêtre, le 29 mars, à Cannes, par Merwin Waite.

Goualard, Jacques : ordonné diacre, le 27 mars, à Le Mans, par Harlow Ellis.

Sens, Paul : ordonné diacre, le 27 mars, à Le Mans, par Morris Miles.

Tusseau, Marcel : ordonné diacre, le 27 mars, à Le Mans, par Morris Miles.

BÉNÉDICTIONS :

Jackson, Deborah : le 1er février, à Châteauroux, par Jerry N. Crowley Jr.

Froidevaux, Alain : le 5 avril, à Genève, par Brian Leese.

Froidevaux, Anne-Gabrielle : le 5 avril, à Genève, par Denis Dupanloup.

L'ÉGLISE EN MARCHE

DES MAORIS EN CORÉE

L'aumônier Robert E. Larsons est revenu d'une mission en Nouvelle Zélande. Ayant été envoyé en Corée, dans la 2e Division d'Infanterie, il prit contact avec les soldats néo-zélandais. Il organisa une réunion des Saints des Derniers Jours à laquelle vinrent assister des Saints maoris venus de lieux différents. Les réunions sont devenues régulières et périodiques et attirent de nombreux participants. Chaque semaine, après la cérémonie du Sacrement, l'assistance chante des chants maoris. On forme un chœur qui prépare une exécution pour la conférence de Séoul. C'est la première fois qu'un groupe de Saints des Derniers Jours se soit constitué parmi les soldats maoris.

ALLEMAGNE

La Mission de l'Allemagne Occidentale vient d'acquérir pour l'Eglise l'une des plus belles résidences de Francfort-sur-le-Main, avec un passé historique attachant.

Elle a été refaite entièrement, contient l'appartement du président de la mission ainsi que les bureaux et des salles de réunion.

MISSION D'ALLEMAGNE ORIENTALE

Un des membres les plus énergiques de la Mission de l'Allemagne Orientale accomplit régulièrement sa tâche avec dévouement en dépit de la distance, des mauvais temps et d'autres difficultés.

Tous les dimanches, quel que soit le temps, l'Ancien Heinz Gundlach, président de la Branche de Berlin, fait 60 kilomètres à bicyclette pour diriger une Ecole du Dimanche et administrer la Sainte Cène à une petite branche de 14 membres.

Après avoir passé la journée à rendre visite à ses ouailles, il revient à bicyclette et repart pour Hanovre (encore 60 kilomètres) pour diriger un office du soir.

Depuis qu'il a été appelé à ce poste, il y a un peu plus d'un an, frère Gundlach a fait plus de 7.000 kilomètres à bicyclette, au service de l'Eglise, et a usé une chaîne et une paire de pneus.

QUELQUES STATISTIQUES.

A la fin de 1952 l'Eglise comptait 1.189.053 membres contre 1.147.157 à la fin de 1951.

Les enfants bénis dans les pieux et missions étaient de 43.114 ; enfants baptisés de 25.896 ; convertis baptisés baptisés à 25.896 ; convertis baptisés dans les pieux et missions de 16.823.

Le nombre de missionnaires dans les missions pendant l'année 1952, était à 2.897, une grande diminution comparativement à la fin de l'année précédente qui en comptait 5.065.

ORATORIO DU LIVRE DE MORMON.

Un des événements marquants de l'histoire musicale de l'Eglise des Saints des Derniers Jours a été la présentation récente de l'Oratorio du Livre de Mormon par l'Ancien Le Roy J. Robertson. D'une intensité remarquable, cet oratorio dramatique est l'œuvre artistique et musicale la plus distinguée de toute l'histoire de l'Eglise. Le texte en est emprunté aux livres d'Hélaman et de Néphi III ; il est divisé en trois parties et l'exécution dure une heure.

La première partie traite de la prophétie de Samuel le Lamanite au sujet de la naissance, la mort et de la résurrection de Jésus-Christ ; Samuel reproche aussi aux Néphites leurs péchés et annonce leur destruction.

La seconde partie porte sur la naissance de Jésus. La troisième partie porte sur la mort du Christ, puis sur son ministère sur le continent américain après sa résurrection. La conclusion présente les prophéties d'Isaïe citées dans le Livre de Mormon.

On se rendra compte de l'importance de cette œuvre magnifique par

(Suite page 139.)

Le chuchoteur !

Richard L. Evans

ON connaît un nombre imposant de méchancetés propres à la race humaine. Une des vilenies les plus dangereuses, qui se pratique partout, soulève l'indignation muette, si elle ne s'exprime pas toujours en paroles. Nous voulons parler de la calomnie chuchotée, qui se communique de bouche à oreille comme un incendie poussé par le vent, et qui, par le mensonge insolent, détruit le bon renom de personnes irréprochables, ruine la valeur d'une institution, l'intégrité d'une nation, ou toute autre chose à laquelle il lui plaît de s'attaquer pour la flétrir ou l'abattre. Lorsqu'il s'agit d'insultes proclamées sur la place publique, d'une accusation lancée dans un écrit diffamatoire, d'un faux témoignage porté en violation des commandements de Dieu et des hommes, on peut découvrir les coupables et les punir. Mais celui qui colporte des méchancetés sur le souffle d'un murmure, le fait passer de lèvres à lèvres, insinue au lieu de faire des déclarations ouvertes, suggère plus qu'il n'exprime, celui-là est le plus méprisable de tous les hommes. Les êtres humains ne sont, hélas ! que trop enclins à accueillir les commérages, et que trop empressés à être les premiers à rapporter des cancans : aussi se prêtent-ils trop facilement à répandre des propos exprimés à demi-voix. Que Dieu vous garde, vous et ce que vous considérez comme précieux, de la peste des faussetés qu'on chuchote derrière votre dos !

Le Gérant : A. SOULIER

Imp. Réunies de Lyon
33 - 35, rue Rachais
LYON
Dépôt légal no 1153
2-1953